

Épisode 9

Le temps des ailes : Partie 2

L'épisode qui suit est la deuxième partie d'une histoire en deux temps. Si vous n'avez pas écouté la partie un, je vous suggère fortement de commencer par là! Vous trouverez l'épisode dans votre plateforme de balado préférée, juste en dessous de celui-ci.

Bonne écoute!

**En ce moment, à cette seconde.
Des milliers de vies se croisent.
Sous nos pieds. Au-dessus de nos têtes.
Dans nos parcs. Dans nos ruelles. Même dans nos craques de trottoirs.**

**Enracinés, ce sont quelques-unes de ces vies-là.
Une invitation à suivre les traces de la nature en ville.
Celle qu'on côtoie chaque jour
Tellement qu'on ne la voit même plus.**

**Et si on prenait le temps de voir? D'écouter?
Déplacer notre regard,
pour voir de nouvelles histoires se dessiner dans le paysage.**

Chant du roitelet à couronne rubis.

22 avril 2023

Un son perçant me sort de ma tête. Un chant fort, très proche. Dans le prunier, à quelques mètres de moi, un oiseau minuscule. Qui ne peut absolument pas émettre un son d'une telle puissance.

Sauf qu'on dirait vraiment que c'est lui. Vert olive, gros comme une balle de ping pong, avec de petites bandes noires aux ailes. Et une tache rouge sur le dessus de la tête, presque invisible tellement il bouge vite. Il ne tient pas en place! Rebondit de branche en branche. Bien trop vite pour voir quoi que ce soit dans mes jumelles. Il y a des chiens minuscules qui jappent plus fort que les gros. Peut-être que lui non plus ne connaît pas sa taille.

En tous cas, je ne suis pas la seule à trouver qu'il en mène large, même s'il doit à peine peser 10 grammes¹. D'autres avant moi lui ont donné le nom de roitelet à couronne rubis. Un mini-roi, qui profite de son perchoir pour crier à tout le monde qu'ici, il est chez lui. L'arbre dans ma cour, son royaume.

¹ <https://www.oiseaux.net/oiseaux/roitelet.a.couronne.rubis.html>

Musique.

La beauté des chants d'oiseaux peut parfois nous faire oublier qu'ils portent un message précis.

Les oiseaux chantent pour marquer leur territoire. Ils annoncent "ici, c'est chez moi." Le chant permet aux autres oiseaux de connaître les territoires déjà occupés, et aux mâles de démontrer leur vigueur en chantant plus fort, plus joliment, plus longtemps. Les chercheurs ont démontré que les femelles identifient les mâles les plus en santé grâce aux qualités de leur chant. Le chant joue un rôle si essentiel dans la survie et la reproduction de l'espèce qu'une énorme partie du cerveau des oiseaux lui est dédiée.

Et pour beaucoup d'oiseaux, le chant n'est pas inné. Chacun l'apprend en imitant les autres individus de son espèce. C'est pour ça qu'en été, on entend parfois un chant d'oiseau qui sonne... un peu étrange, ou même faux! C'est peut-être un oiseau juvénile en train de se pratiquer. Faut bien commencer quelque part!

Parmi les chants appris par imitation, des variations régionales peuvent se développer. Au fil du temps, des populations de la même espèce qui habitent des territoires différents se mettent à produire des "dialectes différents" du même chant².

De l'autre côté, le déclin des populations de certains oiseaux rend plus difficile la transmission du chant. Certains mâles seraient même en train d'oublier leur chant, car ils ne trouvent plus d'adultes autour d'eux à imiter.³

Pour beaucoup d'espèces d'oiseaux, la transmission du chant ressemble peut-être plus à un rituel culturel qu'à un instinct animal.

Est-ce que les oiseaux auraient une forme de culture?

Chant du cardinal rouge.

18 avril 2022.

Le cardinal rouge mâle se tient sur la corde à linge. Comme d'habitude.

Il lance un petit cri. Toutes les 5 secondes.

Et quelqu'un lui répond.

La femelle cardinal. Couleur taupe, avec son bec rouge. Occupée à farfouiller dans le sol sous la haie de cèdres.

Un appel. Une réponse. Ou l'inverse. Impossible de savoir qui appelle qui.

Je me remets au travail.

Deux minutes plus tard, une drôle de sensation. Un étrange silence.

² <https://www.audubon.org/news/learn-your-local-birds-regional-accent>

³

<https://www.scientificamerican.com/podcast/episode/these-endangered-birds-are-forgetting-their-song/>

Le cardinal est encore sur la corde. Il lâche un autre cri. Pas de réponse. Regarde à gauche, à droite. Crie. Silence.

La tension monte. Je la sens aussi, c'est évident. Les secondes s'égrènent. Un cri venu du sol. La femelle est là, tête sortie des branches. Regards qui se croisent. Deux cris. Je suis là. Moi aussi. Tout va bien.

Les oiseaux ne font pas que chanter. Ils produisent une variété de sons adaptés à leurs besoins.

Le cri de contact est un moyen pour les couples ou les groupes d'oiseaux de rester ensemble et d'assurer leur sécurité. Des petits sons émis régulièrement permettent de valider que tous sont toujours là et d'informer les autres si on découvre de la nourriture. Si quelqu'un ne répond pas, tout s'arrête le temps qu'on investigate. Certains oiseaux utilisent des signaux de contact qui ne sont pas sonores, comme les mouvements de queue ou le grattage du sol, pour indiquer aux autres que tout va bien.

Mais parfois, plusieurs oiseaux d'espèces différentes arrêtent de chanter, presque tous en même temps. Et lancent un son court, beaucoup plus strident. Ça, c'est souvent autre chose : un cri d'alerte.

Lancés pour avertir de la présence d'un prédateur, les alertes peuvent varier selon que la menace vient du sol, comme un chat, ou des airs, comme un rapace. Chez certaines espèces, le niveau de danger change même le type d'alerte. Pour la mésange à tête noire, le fameux "chickadee dee dee" est son cri d'alerte. Plus elle ajoute de "dee", plus la menace est grande. Mais un "chickadee" simple peut être bien plus inoffensif, et simplement vouloir dire "regardez par ici!".

Certains sons sont associés à des moments précis de l'année. Au printemps, les conflits territoriaux qui éclatent entre certains mâles sont souvent accompagnés de cris agressifs. L'été, on peut entendre le son hyperaigu des oisillons qui réclament de la nourriture, bien au chaud dans leur nid.

À la fin de l'été ou au début de l'automne, les oiseaux se font plus silencieux. Ils sont en période de mue, alors qu'ils changent leurs anciennes plumes pour des nouvelles en prévision du voyage de retour. Cela les rend temporairement plus vulnérables. Ils évitent donc le plus possible les sons qui pourraient révéler leur position à un prédateur.

Les chants des oiseaux sont leurs sons les plus jolis et les plus évocateurs, et en apprendre quelques-uns aide à repérer plus facilement qui sont nos voisins.

Mais le langage des oiseaux est bien plus complexe. Il informe en direct tous les habitants d'un écosystème de ce qui se passe. Les autres animaux aussi écoutent

les oiseaux. Pour savoir d'où vient le danger... ou pour profiter de la panique causée par un autre prédateur pour attaquer une proie désorientée.

Nos ancêtres humains eux aussi maîtrisaient le langage des oiseaux.

Aujourd'hui, la complexité des sons de la nature est pour nous une jolie musique de fond.

On ne sait plus entendre l'histoire qu'elle raconte. Mais ça s'apprend.

Ambiance de ville, cour arrière. Chant du cardinal rouge et autres chants d'oiseaux.

13 mars 2021

Déjà un an depuis ma première observation. Je suis encore loin de connaître tous les oiseaux qui visitent ma cour.

À part le cardinal, je ne connais aucun chant par cœur.

Mais je comprends mieux leurs habitudes. Et j'arrive à sentir la communication entre eux.

Je ne comprends pas tout. Mais maintenant, je sais que quand je vois mon cardinal qui chante sur la corde à linge. Quand les juncos sont dans le potager à farfouiller pour des insectes. Quand le roitelet sautille de branche en branche dans le prunier. Quand les moineaux virevoltent de gauche à droite, pour le plaisir simple de voler dans l'air chaud. Quand mes voisins me saluent à leur manière, je sais que tout va bien chez moi. Et chez eux.

Musique.

Cet état de la nature où tout va bien, on l'appelle la ligne de base. Tous les sons d'oiseaux, sauf les cris d'alertes, font partie de la ligne de base. À force d'observation, en se familiarisant avec la sonorité normale d'un écosystème, on arrive rapidement à détecter quand quelque chose sort de l'ordinaire, et à y prêter attention.

La ligne de base n'est pas fixe. Elle change au fil de la saison: des espèces arrivent et repartent, des oisillons crient puis grandissent, les chants spectaculaires du printemps font place aux sons plus subtils de la fin d'été.

Un cycle qui se répète, d'année en année. Toujours pareil.

Ou, pas exactement.

En réalité, chaque printemps, un peu moins d'oiseaux reviennent chez nous. Depuis les années 70, les populations de presque toutes les espèces sont en déclin à cause de l'impact de l'humain sur les écosystèmes. Chez certaines espèces, la chute est dramatique. Par exemple, l'hirondelle de rivage fait son nid sur les berges et falaises

de sables qui sont de plus en plus remplacées par des structures humaines comme des murs de pierre⁴. Depuis 40 ans, 98% de ces hirondelles ont disparu.

Ce déclin, il nous est souvent invisible.

Surtout à cause d'un phénomène pernicieux, qu'on appelle en anglais le *shifting baseline*, le glissement de la ligne de base. Le glissement de la normalité.

C'est une idée très simple. Elle affirme que notre perception d'une nature normale, non altérée, en santé, est basée sur la nature qu'on a côtoyée durant notre enfance.

Le problème, c'est que la diversité et la quantité d'animaux et de plantes ne cesse de diminuer sur la planète. Donc, de génération en génération, notre perception de ce qui constitue la biodiversité "normale" tend, elle aussi, à rétrécir.

D'année en année, nos standards déclinent.

Comment imaginer ce qu'on doit rebâtir, si on ne l'a jamais connu?

Parc. Chant du merle.

Déjà midi. Il reste juste le merle qui chante encore au milieu de la journée. Tant mieux, c'est de lui dont j'ai besoin.

Au parc, je tente une expérience proposée dans un de mes livres.

Sur le gazon, un merle. Gorge rouge, à peine mouchetée. Il est là, à chercher des insectes dans le gazon.

Je m'approche doucement. Il s'arrête. Lève la tête.

Me regarde, d'un œil, sans tourner son corps.

J'avance encore. À cinq mètres de lui.

Il fait un saut de recul. Lâche un petit bruit.

Cri d'alarme du merle.

Un avertissement. Je suis dans sa bulle.

J'attends quelques secondes. J'avance encore.

Cri d'alarme plus long.

Il lance un cri plus long et s'envole un peu plus loin.

Je continue d'avancer vers lui, lentement.

⁴ "En milieu naturel, elle niche dans les berges sablonneuses de cours d'eau, où elle creuse des tunnels pouvant mesurer jusqu'à 150 cm de long. Toutefois, comme cet habitat se raréfie en raison de la stabilisation des rives à l'aide d'enrochement et de structures rigides comme des murs de soutènement, l'hirondelle de rivage trouve désormais refuge dans des sablières et des gravières. Pour les propriétaires de ces industries, il devient alors important de respecter certaines mesures afin d'éviter de détruire des nids en activité ou de perturber autrement la nidification"
<https://naturequebec.org/hirondelles-au-quebec-comment-les-reconnaitre-et-les-protoger/#:~:text=La%20population%20d%27hirondelle%20rustique.esp%C3%A8ces%20en%20p%C3%A9riel%20du%20Canada.>

Plus j'avance, plus il recule.

Jusqu'à ce qu'à un moment.

Au lieu de reculer, le merle fait un virage à 90 degrés et part d'un coup dans une autre direction.

Cri d'alarme plus long.

J'arrête. Je le laisse s'éloigner.

Et se remettre du mini stress que je viens peut-être de lui causer, avec mes étrangetés d'humaine!

L'endroit où le merle a changé de direction, c'est probablement la fin de son territoire. Et le début de celui d'un autre merle. Il a changé de direction pour demeurer chez lui. Là où il se sent en sécurité.

À l'intérieur de son domaine, chaque oiseau est confiant, bruyant, très visible. Mais s'il en sort, pour avoir accès à une source de nourriture, tout à coup son comportement change. Il est silencieux t, se déplace lentement, longe les buissons, reste caché dans l'ombre.

C'est la première fois que je dessine le territoire d'un oiseau. Une des centaines de frontières invisibles qui sillonnent mon quartier. Imagine si j'arrivais à les percevoir toutes. C'est fou d'imaginer ce que ça pourrait changer de mes habitudes.

23 mars 2023.

J'ai imprimé une carte des biorégions de l'Amérique du Nord. De la forêt mixte à la forêt boréale, jusqu'à la taïga, à la toundra et aux archipels de l'Arctique.

Les biorégions, ce sont les vraies frontières de notre planète. Déterminées par le climat, la topographie, le type de sol, les espèces qui y vivent.

Autrefois, les humains aussi faisaient partie de l'histoire. Les biorégions différentes étaient souvent aussi le territoire de groupes aux cultures différentes. Peuples des plaines, des forêts, des côtes, du Nord.

Qu'est-ce que ça changerait si c'était encore ça, notre première identité? Si avant d'être Montréalaise, Québécoise, Canadienne, j'étais habitante de la forêt transitionnelle de l'Est? La zone mixte, remplie d'érablières, qui fait le lien entre les forêts de feuillus du Sud et les immenses étendues de conifères au nord? Un endroit qui sert de passage entre deux mondes. Un lieu d'échange et d'immense richesse. Là où ce qui est différent se rencontre.

Est-ce que savoir qui d'autre appartient à ce lieu, à ce moment, m'aiderait à y appartenir un peu plus, moi aussi?

Ambiance de ville, cour arrière. Chants de martinets.

5 heures. Les martinets commencent doucement à crépiter dans le ciel.

Je repense à l'idée de territoire.

Les oiseaux ont beau voler, ils sont assez sédentaires. Leurs migrations les mènent d'un territoire connu à un autre. Ils restent presque toujours à l'intérieur de ce territoire. Leur maison, c'est la sécurité. Ils en connaissent tous les recoins, les sources de nourriture, les raccourcis, les cachettes.

Mon territoire à moi, ce serait quoi?

L'endroit que je connais autant que les oiseaux connaissent leur domaine, c'est l'intérieur de ma maison. Quelques dizaines de mètres carrés.

Mais les territoires des oiseaux, c'est aussi ce qui contient tout ce dont ils ont besoin pour bien vivre. Dans ce sens-là, mon territoire serait bien différent.

Si j'inclus toutes les ressources qui me permettent de vivre, de travailler, de me nourrir, de me divertir. Gadgets électroniques faits en Chine, vêtements cousus au Bangladesh, clémentines du Maroc, chaises en teck du Costa Rica. Mon territoire couvrirait la planète entière.

Le pisteur d'animaux Tom Browne parle parfois de notre sphère d'attention : la taille de l'espace duquel on est conscient, autour de nous. Il parle aussi de notre sphère de perturbation : la taille de la zone autour de nous où les autres vivants sont dérangés par notre passage. Pour lui, les humains modernes ont une sphère de perturbation bien plus grande que notre sphère d'attention. Résultat : les animaux nous remarquent bien avant qu'on les détecte, et se sauvent plus loin. Tom Browne propose d'inverser la tendance : élargir notre sphère d'attention en étant plus conscients des rythmes de la nature autour de nous, et réduire au maximum l'impact de notre perturbation. En faisant ça, notre présence est moins dérangeante pour les autres vivants. Et on augmente aussi nos chances de rencontrer des animaux pendant nos promenades.

J'ai l'impression qu'à une échelle collective, notre société vit dans les mêmes sphères que décrit Tom Browne. L'impact perturbateur de nos vies modernes sur le vivant est planétaire, mais en même temps on remarque presque rien de la nature qu'on côtoie au quotidien.

On dirait qu'à mesure que les endroits auxquels on pouvait avoir accès, par les transports et les technologies, se sont élargis, notre véritable territoire - notre maison, l'endroit qu'on connaît réellement bien - lui, a rapetissé.

Et ici aussi, le *shifting baseline* nous affecte. On ne s'est pas rendu compte de ce qu'on perdait, à chaque génération qui connaissait moins le monde juste autour

d'elle. En accumulant des produits, on pensait avoir plus. Peut-être que l'accumulation n'a fait que boucher nos horizons. Et qu'on s'est habitués, doucement, à voir un peu moins loin.

Pendant la pandémie, on a tous été confinés. On sait ce que ça fait d'être limités à un petit espace.

Je me demande si nos ancêtres se sentiraient tout aussi enfermés, si on remplaçait d'un coup leur vaste territoire d'exploration par une maison au centre d'un carré de gazon clôturé.

Est-ce que ça se peut, d'inverser cette relation? Réduire au maximum notre impact global, tout en cultivant notre appartenance à la biorégion qu'on habite, et à ceux qui l'habitent avec nous?

26 juillet 2022.

Voir du coin de l'œil un oiseau qui vole par vagues. Comme s'il tombait et remontait plusieurs fois, avant de se poser sur le tronc d'un arbre.

Un pic.

J'y pense même pas vraiment. La réponse monte en moi, d'un coup.

Je le reconnais instinctivement. Reconnaître un oiseau à son vol.

Il y a deux ans, j'aurais cru que c'était impossible.

Son du pic mineur.

Je suis née ici, à un kilomètre d'où je vis maintenant. J'ai toujours habité la même biorégion, même avant d'en connaître le nom. Je ne pensais jamais pouvoir me sentir "plus chez moi".

Jour après jour, c'est quand même arrivé.

Ambiance de ville, cour arrière. Chœur d'oiseaux variés, fin de journée.

6 heures.

Le soleil a glissé sous mon parasol. Je vois plus rien sur mon écran. Le cardinal a repris son poste sur la corde à linge.

La journée est finie.

Bientôt le jour va tomber, chaque espèce à son tour va finir de chanter et se diriger vers son nid. La plupart vont arrêter de faire du son bien avant d'arriver à leur nid,

pour ne pas révéler sa position aux prédateurs. Les derniers chanteurs de la journée seront sûrement les merles, encore. Les infatigables.

Temps.

La plus grande leçon que les oiseaux m'ont apprise, c'est la plus simple et la plus compliquée. La plus cruciale. Celle qui est toujours à recommencer.

À chaque rencontre, les oiseaux me rappellent ce que ça veut dire, être chez moi.

Ça commence par savoir où et quand on se trouve.

Le va et vient des oiseaux, c'est ce qui m'ancre dans mon territoire. Me rappelle quelle saison, quelle heure, quel endroit. L'engoulement d'Amérique me dit que c'est la nuit, en ville, l'été. Le bruant à gorge blanche sonne comme le chalet, en juillet, à l'heure du premier café.

S'établir quelque part, c'est la seule manière de voir le monde changer autour de soi. De sentir tout ce qui est différent d'un jour à l'autre. D'une microsaison à la suivante. Et la différence, c'est ce qui rend unique chacun de ces moments. Qui lui donne sa valeur.

Aujourd'hui, je remarque que les bruants arrivent quand les érables sont en fleurs. Que les urubus apparaissent juste avant les grandes inondations.

Chaque saison est l'expression d'une synchronicité entre plusieurs événements. Entre plusieurs vies. L'histoire d'une relation.

Dans plusieurs cultures traditionnelles, le nom de chaque saison est un appel à l'action collective. Il y a la saison de chasser, de semer, de cueillir, de conserver, de préparer la prochaine récolte.

Les oiseaux savent quand arriver, quand repartir. Quand bouger. Quand attendre. Quand défendre leur territoire. Quand prendre le temps d'en savourer les fruits.

Être chez soi, c'est apprendre à se resynchroniser. Savoir d'instinct quoi faire, et quand le faire.

Alors, pour finir cette saison, j'ai eu envie de vous partager ce moment. En août 2020. Quand le monde humain était paralysé, et que le monde plus qu'humain prenait de plus en plus de place dans notre ville. Dans ma vie.

Un enregistrement que j'ai fait, sur mon téléphone, pendant une promenade. Au tout début de ce projet.

Finir par un début.

Parce qu'une migration, c'est un aller-retour. Mais c'est toujours, aussi, le début de la suite du monde.

Merci d'avoir été là. À très bientôt.

Enregistrement du 26 août 2020, sur cellulaire.

Je me suis rendue compte que je connaissais rien de la nature pis que pour moi, un bruit d'oiseau ou d'écureuil c'était un bruit de fond du pareil au même, qui me donnait l'illusion d'être en nature, d'aimer la nature, mais en même temps qu'est-ce que j'en sais de la nature? Et cette question là m'a tellement obsédé que j'ai décidé que j'allais essayer de changer ça, j'allais essayer de la connaître un peu mieux cette nature là.

Et puis je pensais que c'était ça le projet!

Connaître mieux la nature, apprendre le nom des plantes que j'aurais dans ma cour, planter un potager, observer les oiseaux... et pis c'était ça, à la base, mais c'est devenu tellement autre chose ! C'est devenu tellement plus que ça.

C'est devenu la plus grosse transformation que j'ai vécue depuis mon adolescence.

Alors je sais toujours pas où tout ça va me mener, mais en apprenant à connaître ce qui m'entoure, ce qui survit, ce qui revient année après année, plus je découvre ça plus je me sens utile. Plus l'espoir renaît.

Et j'espère qu'en suivant cette aventure avec moi, qui est pas finie - je sais pas où elle va me mener! En suivant cette aventure avec moi, vous allez peut-être peut-être vous poser certaines questions que je me suis posé, peut-être de nouvelles questions. Et j'aimerais les entendre. J'aimerais en parler avec vous. j'aimerais ça qu'on parle de ces idées là chaque jour autour de la table à souper et ses idées leur pollue littéralement chaque sphère de nos vies comme elles sont en train de polluer la mienne.

Et qu'un jour on se rencontre. En vrai. Pour prendre une marche, quelque part dans le bois. Et qu'on dise bonjour à chaque arbre, à chaque plante, à chaque animal qu'on voit. Qu'on les salue comme les amis, comme la famille, comme les cousins qu'ils sont réellement.